

Denise Housset

Je ne vous ai pas abandonnés

Edition *S*cripta

L'enfance brisée

Je suis née le 9 mars 1939 à Bizerte, en Tunisie, d'un papa qui me désirait et d'une maman qui ne me voulait pas.

Militaire de carrière, mon père était originaire de la Haute-Marne. Sur son acte de naissance, on peut lire cette jolie phrase : « Est arrivé ce jour-là un homme, portant dans ses bras un bébé, de sexe masculin, qui s'appelait Robert, Louis, Ernest Huset. » Il fut pupille de la nation à l'âge de 7 ans : son père, un ouvrier pas très riche, est mort à la guerre de 14-18. Quant à sa mère, elle mourra peu de temps après, « d'une maladie du ventre » comme on disait alors... Dès qu'il put se libérer de l'école, mon père travailla chez un boucher, dans les salaisons. — À cette époque, il n'y avait pas de chambre froide, et le salage à sec permettait de conserver la viande. Puis il s'engagea à 18 ans, avant de partir en Tunisie comme sergent.

Papa n'était pas très grand mais il était bel homme, le cheveu blond cendré et le regard gris-bleu. Quand il vous grondait, ses yeux vous incitaient à vous cacher sous terre...

Ma mère, Séraphine Caruso, issue d'une famille nombreuse réfugiée qui avait fui la Sicile, vivait à Tunis. C'est là que mes parents se sont connus. Ma mère était alors amoureuse d'un maçon, non de mon père. Mais sa mère lui a dit : « Celui-ci a une bonne situation : il est militaire. Tu vas donc l'épouser. »

Elle n'eut pas le choix — c'était un ordre — et, le jour du mariage, quand le curé lui a demandé : « Mademoiselle Caruso, voulez-vous prendre pour époux monsieur Huset ? », elle est restée tête baissée, le regard fixé au sol, sans pouvoir prononcer un seul mot. Postée en arrière, ma grand-mère lui a alors donné un coup sur la tête avec son missel, et elle a répondu : « Oui... »

Mon père, lui, était très amoureux.

Tous deux sont partis pour Bizerte, où ma mère est tombée enceinte. Je suis venue au monde à l'hôpital de la caserne. — « Tu étais la petite fille la plus joliment habillée, me confiera ma mère beaucoup plus tard, mais je t'ai aimée après, non comme si tu avais été un enfant de l'amour... » Nous sommes ensuite partis pour Gabès.

*

Le 3 septembre 1939, la guerre est déclarée ; papa est obligé de partir en Allemagne. Très vite, il est capturé par les troupes allemandes, avant d'être interné dans un *stalag*. Comme beaucoup de prisonniers, il se retrouve à travailler dans une ferme agricole, où il fait la connaissance d'un Tunisien. Parlant l'arabe, mon père va organiser avec lui leur évasion.

Leur activité consistait à aller dans les champs ramasser les pommes de terre, les fameuses *kartoffel*. Ils se sont vite rendu compte que la Forêt-Noire était juste à côté... Comme une fille du fermier était amoureuse de mon père, celui-ci a couché avec elle pour qu'elle ferme les yeux le moment venu. Puis un matin, ils ont fait semblant d'aller aux champs et se sont cavallés... Après des

jours et des nuits à marcher, à manger des racines et des patates crues, ils sont finalement arrivés, près d'un mois plus tard, du côté de Marseille. C'étaient alors des squelettes vivants.

Le Tunisien est parti pour la Tunisie et papa s'en est allé à Nîmes, où il a fait rapatrier toute sa petite famille, ma mère et moi. Mon père était content. J'avais alors à peine 2 ans.

Tout de suite, l'armée lui demanda s'il voulait entrer dans *l'armée des ombres*, comme on appelait la Résistance. Il accepta, devenant dès lors le *capitaine Bernard*.

L'enlèvement

Ne voyant pas son mari tous les jours, ma mère s'occupait en le trompant allègrement. Ma sœur Danielle naîtra en 1944, à Nîmes. — Mon père la reconnaîtra, mais, physiquement, elle ressemblera beaucoup plus au second mari de ma mère.

Avant de recevoir ses amants, maman m'asseyait sur une chaise, non sans m'avertir : « Sois sage, et ne réveille pas ta sœur ! » J'en profitais alors pour boire le lait Nestlé réservé à ma jeune sœur, que mon père réussissait à se procurer grâce à ses accointances. C'étaient de petites boîtes en métal, très faciles à ouvrir : tu faisais un trou ici, un trou là, et tu aspirais. Je me régalais.

Pour prévenir ses amants que la voie était libre, ma mère accrochait un ruban au balcon. Un jour, le ruban est tombé. Trop tôt : mon père l'a vu au sol. Aussitôt il est remonté, avant de dire à ma mère : « Tu peux remettre le ruban, car la voie est libre maintenant : je m'en vais. » Et il est reparti au travail... En fait, sa vraie famille, c'était l'armée. Il

se doutait bien, depuis quelque temps, que sa femme le trompait ; il en était d'ailleurs très malheureux, à en devenir méchant. Il disait souvent à ma mère, en parlant de ma sœur : « Je ne sais pas si elle est de moi, mais je la reconnais, rien que pour te faire ch... »

Nous sommes en 1944. La guerre n'est pas finie et mon père a quitté la maison.

Ma mère croyait alors qu'il ne reviendrait plus, mais il est réapparu, deux ou trois mois plus tard.

— Que viens-tu faire ?

— Je viens revoir mes enfants.

C'est alors que Danielle s'est mise à pleurer.

— Je vais préparer un biberon, a dit ma mère.

Mon père a saisi l'occasion de ce moment d'absence : il m'a enveloppée dans une couverture, m'a murmuré : « Chut ! » et m'a prise dans ses bras, puis il est sorti. — Une Jeep de l'armée attendait, avec le chauffeur. Il m'avait enlevée.

Quand elle a vu la porte ouverte et sa fille disparue, ma mère est sortie en hurlant. Mais la Jeep était déjà partie... Elle me racontera cet événement dix-neuf ans plus tard.

*

Le jour de mon enlèvement, papa m'a dit : « Tu vas être une grande fille, maintenant : tu vas me suivre partout. » Et je verrai des choses que je n'aurais jamais dû voir...

Au début, mon père avait une maîtresse dans le Tarn, près de Mazamet. Il lui dit un jour : « Je dois m'absenter. Je te fais confiance : tu t'occupes de Denise. »

Or cette femme avait un frère infirme, couché en permanence et qui ne parlait pas. Quand il émettait un son, semblable à un râle, cela signifiait qu'il avait besoin de soulager sa vessie. Je devais alors lui apporter l'urinoir et faire entrer son zizi dedans. J'avais 5 ans. Si par malheur une goutte de pipi tombait par terre, je me faisais gronder, hurler dessus, traiter de maladroite... Quand mon père apprit ça, il n'a pas hésité une seconde. « On s'en va. » Il a fait la valise et nous sommes partis. J'avais dû rester huit ou quinze jours, chez cette personne.

*

Nous avons pris un train jusqu'à Fontbruno, dans la Montagne noire, au cœur du pays cathare. « Tu vas voir, la région est pleine de collines. Et tu vas faire la connaissance d'un aumônier. » Celui-ci s'occupera de moi durant tout le temps que mon père était résistant, qu'il faisait son devoir. Pour qu'on ne sache pas qu'il était aumônier des armées, il était habillé d'un simple costume.

— Où as-tu mis le petit jésus ? lui ai-je demandé.

— Il est caché là.

Il m'a montré une croix, accrochée au revers de son col de veste.

Il était très gentil. Nous avons ramassé ensemble des champignons et il m'a fait connaître beaucoup de fleurs... Mais un jour, la *planque* de Fontbruno fut découverte. Papa a pris son vélo, a redescendu la côte, a croisé des Allemands ; ils l'ont arrêté.

— Où allez-vous ?

— Je rentre chez moi.

Ils l'ont laissé partir. Il s'est alors dépêché d'avertir l'autre équipe qui devait monter, pour leur

dire de ne pas venir ; pendant ce temps, les autres résistants de sa propre équipe devaient être coincés et il est donc reparti. S'apercevant alors qu'il y avait trop d'Allemands sur le passage, il a abandonné son vélo pour grimper à travers la forêt. — Dans la région, la plupart des villages sont au sommet d'une colline. Lorsqu'il est arrivé, ça tirait de partout. Papa s'est mis à tirer, en présence de l'aumônier — ça fait drôle, enfant, quand on entend siffler les balles de tous les côtés... —, avant d'être blessé à la main droite, au majeur. Il pissait le sang : son doigt avait été arraché. Pas question d'aller à l'hôpital ; il s'est fait faire un pansement. — Plus tard, on devra lui couper l'index, qui se rapprochait inévitablement de l'annulaire.

« Je ne peux plus la garder » a dit l'aumônier, en parlant de moi.

*

Mon père m'a donc trouvé une famille d'accueil à Sète, qu'il connaissait déjà par un échange de services ; les F. tenaient un magasin de chaussures. Je devais avoir 5 ou 6 ans et je resterai un an chez eux. Une année de terreur.

Je ne mangeais pas de viande, enfant ; c'était une denrée rare et je n'aimais pas. Le jour où l'on m'en a proposé, je n'en ai pas voulu. Alors on m'a dit : « La viande, il faut que tu la manges. Sinon... Tu vois le tuyau, contre le mur... ? et la corde... ? et la chaise... ? Si tu ne la manges pas, on te pend. » Je l'ai mangée, en pleurant. Mais une autre fois, je leur ai dit : « Je n'aime pas la viande et je vais le dire à papa, que vous me forcez. » Ça les a calmés, mais je me revois encore refaire pipi au lit, tellement j'étais terrorisée.

De cette époque, j'ai un autre souvenir douloureux. Régulièrement, ces gens-là m'ordonnaient : « Denise, il faut que tu ailles chercher le pain. » Au lieu de m'y envoyer le matin, comme ça se faisait habituellement — avec les tickets de rationnement, ça ne posait pas de problème —, ils s'arrangeaient avec la boulangère pour m'y envoyer le soir, à la nuit. Comme on économisait la lumière, tout était dans l'obscurité. « Vas-y vite ! me criaient-ils, sinon le monsieur dans le noir va venir te prendre ! » Je descendais vite, vite, vite, je remontais aussi vite et arrivais essoufflée, ce qui les faisait mourir de rire. « On t'a fichu la trouille, hein ? » C'était sadique. D'autant plus qu'ils n'y envoyaient jamais leur fille, pourtant âgée de 9 ans.

Un jour, papa est venu. Il nous a informés qu'il allait se remarier.

— Tu vas voir, m'a-t-il dit, tu vas connaître une dame et tu vas l'appeler maman.

— Non, j'en ai déjà une, de maman.

— Celle-ci sera ta *vraie* maman. L'autre, tu l'oublies : elle ne compte plus.

Je n'ai pas été méfiante.

Puis il a donné du tissu à ma famille d'accueil, pour qu'on me fasse une jolie robe. Cette robe, je ne l'ai jamais eue : ils l'ont faite à leur fille... Quand mon père a vu la robe qu'on m'avait faite, « au ras du c... », il s'est mis dans une colère noire : « Vous croyez que je vais emmener ma fille comme ça ? Où est le tissu que je vous ai donné ? » Il a fait un scandale. Les F. se sont défendus :

— Vous avez de la chance, qu'on ait pu vous la garder...

— Vous avez de la chance, que j'aie pu vous alimenter !

(Mon père leur fournissait des victuailles.)

Sur ces mots, nous sommes partis.

*

J'apprendrai par la suite que mon père s'était fait prendre par les Allemands, en retournant à Fontbruno, après m'avoir confiée aux F. Quand ceux-là avaient vu sa blessure au doigt, ils avaient compris qu'il était résistant. Ils le tortureront, en lui brûlant la plante des pieds, mais ils le laisseront partir sans qu'il ait parlé. Mon père n'a jamais su pourquoi. D'autres résistants ayant été arrêtés avec lui, notamment un jeune qui ne reviendra pas — fusillé ? ou déserteur ? —, il a supposé que l'un d'eux avait renseigné les Allemands, mais il n'a jamais dit qui.

Après la guerre, papa sera décoré.

*

Revenons au mariage... À l'époque, certains journaux comme *Le Chasseur français* proposaient d'insérer des petites annonces matrimoniales. Mon père et un copain en ont publié une : « Deux hommes célibataires cherchent deux femmes célibataires. Se présenter devant la gare de Castres, avec une rose rouge à la main. »

Ma future « mère », Marie-Louise Albert, et sa copine Odette y sont allées. Odette est tombée amoureuse de mon père ; Marie-Lou, de personne. Mais mon père a choisi la plus jolie, bien sûr, Marie-Lou, tandis qu'Odette a pris l'autre homme,

un petit rondouillard. Ils sont allés boire un pot et se sont échangé les adresses.

— Pourquoi vous être donné rendez-vous devant la gare ? demanderai-je à mon père, beaucoup plus tard.

— Parce que nous avons fait sauter les rails quelque temps avant, me répondra-t-il.

(Cette explosion fut d'ailleurs d'une telle force qu'un morceau de rail entra dans la cheminée de celui... qui allait devenir mon pépé.)

Passé cette rencontre ferroviaire, Marie-Lou ne compta pas donner suite. Elle alla trouver mon père et lui dit :

— Ce serait mieux qu'on reste amis.

— Non. Je suis divorcé et je veux t'épouser.

— Mes parents sont chrétiens : ils ne l'accepteront pas. En plus, tu as un enfant.

— Oui, mais toi, tu travailles à l'usine et je vais t'offrir une vie meilleure.

L'ancien copain de Marie-Lou, un Milicien, l'avait quittée : il s'était enfui. Elle proposa donc à mon père de l'emmener voir sa famille, et c'est ainsi qu'il leur fut présenté, sans moi. — J'étais encore à Sète.

Mon grand-père le reçut très bien ; ma grand-mère, assez sèchement :

— Vous êtes divorcé ?

— Oui. En plus, j'ai une fille.

— On va réfléchir...

— Arrêtez de réfléchir, s'est alors exclamée Marie-Lou. Moi, j'ai envie de me marier.

(Elle n'était pas amoureuse. C'est l'argent qu'elle aimait. Je le comprendrai plus tard.)

Ils ont ensuite parlé de l'explosion des rails et mes grands-parents se sont aperçus que mon père

était résistant. Il devenait ainsi un homme honorable et ma grand-mère a pensé : « Pourquoi pas ?... »

Le mariage, je ne m'en souviens pas. Je me rappelle uniquement que mon père, à peine marié, fut envoyé en Allemagne. Seuls les hommes y étaient acceptés, mais il a insisté : « Je veux que ma famille me suive. » et il nous a cachés dans le Dodge, Marie-Lou et moi. Sur le pont de Kiel, nous avons été contrôlés, mais une fois le pont traversé, papa est venu nous rassurer : « C'est bon, vous êtes tranquilles. »

Nous sommes ainsi arrivés à Fribourg, pas très loin de Mulhouse, chez des pharmaciens alsaciens, contraints de devenir allemands : en refusant, ils auraient été fusillés. Aux yeux de la France, ils avaient trahi leur pays, et l'armée française les avait réquisitionnés pour nous accueillir. — Pour ma part, je pense qu'ils n'avaient pas trahi : on a le droit de s'aligner, pour sauver sa peau.

J'avais 7 ans et n'allais pas encore à l'école. C'était une famille très gentille, avec deux grandes filles d'une vingtaine d'années. La mère nous parlait en français, tout en faisant très attention : c'était interdit, et les Alsaciens se dénonçaient entre eux... Papa et maman les avaient à la bonne ; moi, je les adorais. Les grandes filles m'ont appris à tricoter, à confectionner des petits vêtements de poupées, et elles m'ont fait connaître la Saint-Nicolas. Je me rappelle qu'à cette occasion un homme est arrivé le soir, sur son âne, déguisé en saint Nicolas et demandant à chaque enfant s'il avait été sage. Je lui ai dit : « *Ich verstehe nicht Deutsch.* » (Je ne comprends pas l'allemand.) Mais quelqu'un a répondu à ma place : « Oui, elle a été très sage. » J'ai alors eu droit à des bonbons et à une surprise.

Je suis restée une année à peine dans cette famille, et j'y ai été heureuse.

Le viol

Nous sommes allés ensuite à Tübingen. Papa était adjudant et il prit ici la gérance d'un mess. Je suis alors entrée au collège de Tuttlingen, à une heure de là, ce qui correspond en France à l'école primaire. Les élèves étaient allemands ou français et la maîtresse nous parlait dans les deux langues.

Comme beaucoup d'autres enfants, j'étais pensionnaire, mais moi, le week-end, on me voulait le moins possible, à la maison : mon père était trop pris par le mess et Marie-Lou ne voulait pas me voir. Alors je m'enfuyais de temps en temps du collège, avec la complicité des autres Français. Cela se passait le samedi, jour où l'on venait généralement chercher les enfants en Dodge, pour les ramener dans leur famille : au moment du départ, des jeunes de 16 ou 17 ans me cachaient sous une banquette du camion, avec la couverture qu'on leur donnait à mettre sur les genoux.

— Mets-toi là, me disaient-ils. On te verra pas...

Le Dodge parti, on me laissait sortir ; puis à l'arrivée, le chauffeur me disait :

— Je te laisse au mess...

Papa y était tous les samedis soir : il y organisait des soirées pour les sous-officiers, notamment le dancing. Violonistes, batteur, pianiste..., les musiciens étaient tous allemands, réquisitionnés par l'armée française, et c'étaient de très bons musiciens.

[...]

L'enfer de la violence

À la mort de Bruno, c'était la première fois que je demandais le divorce. Jusque-là, j'avais tout supporté. Sa fainéantise, son mépris, ses humiliations, ses tromperies. Et ses coups.

Premiers coups, première plainte

La première fois que Jeannot a levé la main sur moi, c'était en 1965, tout au début de notre relation, au retour de Lacq. Je vivais alors chez Pietri, à l'hôtel de la rue des Chapeliers, travaillant comme fille de salle dans une clinique. Jeannot ne voulait pas divorcer de sa femme mais se montrait jaloux à mon égard : je lui ai donc proposé de nous séparer et, de colère, il m'a frappée, me projetant à terre. J'ai eu la peur de ma vie. « Il va te tuer », ai-je alors pensé.

Tandis qu'il me tapait et que je hurlais, personne n'osa intervenir. Mais à son départ, l'Espagnole, la pied-noir, toutes les femmes de l'hôtel sont venues me voir. L'une d'elles m'a conseillée :

— Tu vas au commissariat porter plainte pour coups et blessures. Mais avant, tu vas voir un médecin pour qu'il fasse un constat. Puis tu iras voir un avocat.

À tort, je ne suis pas allée voir un médecin. Je suis allée porter plainte directement, la peur au ventre. Beaucoup de blessés, des ivrognes étaient là, dans la salle d'attente du commissariat. Lorsque ce fut mon tour, je me suis approchée.

— Je voudrais voir un inspecteur de police ou un commissaire : je veux porter plainte. Je vis avec un homme qui m'a battue, et j'aimerais qu'il se calme.

Sans être ému par mes bleus, le policier m'a demandé une pièce d'identité.

— Oh ! vous n'avez pas grand-chose ! a-t-il remarqué, en me regardant.

— Ce n'est pas vous qui les avez reçus, ces coups...

— Oh ! madame, quand un homme frappe une femme, il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait... Vous avez dû faire une bêtise qui ne lui a pas plu !

Je me suis levée et lui ai dit :

— Vous m'avez tellement remonté le moral que je préfère m'en aller.

— C'est comme vous voulez.

— Ce n'est pas étonnant, ai-je repris, que peu de femmes battues viennent se plaindre : vous êtes du côté des hommes, vous !

— Oh ! pas d'insultes ! s'est-il insurgé.

Il n'avait même pas pris le nom de Jeannot.

Je suis partie. C'était un coup d'épée dans l'eau.

Quand je fus de retour à l'hôtel, la Sicilienne m'a dit :

— Quand même ! C'est des salauds, ces hommes ! Entre eux, ils ne se lâchent pas... Prends une tisane et couche-toi.

Quelques jours plus tard, je me suis rendue chez l'avocat que m'avait recommandé Yvette, la bouchère. Quand je suis arrivée au cabinet, il a été surpris.

— Vous avez fait faire un constat ?

— Non. Comment on fait ?

— Allez chez mon docteur et demandez-lui de relever toutes les parties blessées. Ensuite, revenez me voir.

Le docteur a noté : ...*Œil tuméfié. Traces violacées autour du cou. Douleur aux poignets. Bleus sur les jambes...* Il m'avait également donné un coup dans le ventre, qui m'avait fait tomber.

— Allez porter plainte contre ce monsieur, m'a ordonné le docteur. Il aurait pu vous achever... Puis retournez voir l'avocat. Je vais l'appeler.

C'est ce que j'ai fait. Au commissariat, un autre inspecteur m'a reçue dans son bureau. Il a lu le constat médical, avant de regarder dans ses fichiers si Jeannot n'avait pas d'antécédents.

— Il est connu, ce monsieur ! Il a déjà pris cinq ans avec sursis pour coups et blessures sur son voisin...

Je suis retournée voir mon avocat, pour lui remettre le dépôt de plainte et dans l'espoir qu'on lui donne une leçon.

— *Il a commencé, il ne s'arrêtera pas*, m'a-t-il avertie.

[...]